

L'éternel féminin : leurre ou valeur?

En 2015, la polémique médiatique qui accompagna la sortie du roman *Soumission* fit flèche de tout bois sur les positions morales défendues par son auteur Michel Houellebecq. Les journalistes ont beaucoup parlé alors d'un livre qu'ils n'avaient manifestement pas lu. Le romancier renonça à son tour média et ne réapparut en public qu'après de longs mois de silence. Aujourd'hui, il reste à découvrir l'essentiel : le tableau terrible d'une société désenchantée. Analysant la capacité des individus à renoncer à tout idéal au profit de petits calculs, Houellebecq brosse le portrait d'êtres à la dérive dont l'unique ressort réside dans la pulsion de vie. Le livre met à nu la mécanique universelle des êtres humains.

Qui s'étonnerait alors que, dans un tel contexte, le couple ne forme plus qu'un rêve éculé ? Toutefois la solitude demeure insupportable à des êtres sociaux.

« **Pourtant, en un sens déplaisant, je devais bien le reconnaître, ces humains étaient mes semblables, mais c'était justement cette ressemblance qui me faisait les fuir ; il aurait fallu une femme, c'était la solution classique, éprouvée, une femme est certes humaine mais représente un type légèrement différent d'humanité, elle apporte un certain parfum d'exotisme** » (M. Houellebecq, *Soumission*)

On reprochera assurément à Houellebecq une forme de misogynie. Ce travers est monnaie courante dans l'histoire de la pensée. Pythagore affirmait déjà selon Diogène Laërce : « **il y a un principe bon qui a créé l'ordre, la lumière et l'homme et un principe mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme** ». Sortie du recueil original et réinjectée en exergue du *Deuxième sexe* par Simone de Beauvoir, on saisit la fonction d'arme de guerre féministe que peut jouer la citation : contre son auteur et contre toutes les formes de misogynie. Pour autant, il ne s'agit pas dans le cas de la philosophe existentialiste de sonner l'heure de la revanche où l'on solde les comptes. Au contraire, le féminisme de Beauvoir refuse de figer les réalités humaines autour des essences.

Il ne s'agit pas *a fortiori* de réhabiliter la réalité du féminin à partir d'un re-définition de *l'éternel féminin* en cherchant par exemple ce qui pourrait être sauvé du syntagme de Goethe, en sélectionnant ce qui serait le plus avantageux ou flatteur pour les femmes. A quoi cela mènerait-il si l'on peine à voir ce que dévoile la notion d'un éternel féminin ?

On a parlé maintes fois des essences – éternelles chez Platon ou Plotin. L'éternel – ou sempiternel – fige et conserve intacts les objets qu'il définit. L'éternel féminin conserve essentiellement la beauté que les années abîment. Or comme rien ne demeure identique en ce monde marqué par la corruption et la génération et qu'il n'y a pas d'éternel masculin équivalent dans notre culture, on suppose que l'éternel féminin est un principe, une idée qu'exprime ou donne à voir en partie la réalité de chaque femme.

Et c'est dans l'écart, le *dédoublement* entre l'éternel de l'essence et le réel de chaque femme qu'apparaît la possibilité d'une erreur – si on se trompe - ou d'un leurre – si on est trompé. Le leurre résulte lors du fait que l'on prenne ses rêves pour la réalité et l'éternel féminin pour la femme qui a fait chavirer un cœur. Cependant si les émotions du cœur se développent au même rythme que les facultés de la raison alors le leurre ne relèverait-il pas plutôt de la mauvaise foi ?

Il resterait – si l'on en croit la question posée- la possibilité que l'éternel féminin constitue une valeur – une valeur de sentiment bien sûr, mais aussi et surtout une valeur morale. L'éternel féminin serait de nature à élever l'âme humaine vers les choses les moins matérielles, les plus spirituelles. C'est le sens précis que lui donne Goethe dans la seconde Partie de *Faust*.

Mais la croyance en la supposée valeur morale d'une notion ne relève-t-elle pas d'une illusion ? Que

révèle ainsi de notre culture cette croyance en une essence éternelle du féminin ?

I/ L'essence éternelle : du leurre à la valeur – donner à voir et à comprendre à travers trois mythes

a) Les généalogies contradictoires d'une essence

Chercher à définir l'essence du féminin suppose qu'on se tourne d'abord vers son lieu d'éclosion. L'analyse devient généalogique et requiert de se tourner vers le premier mythe de la création présenté dans la Genèse. On y lit ainsi qu'au sixième jour, « *Et Dieu créa l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu: il les créa mâle et femelle* ». S'il existe une essence humaine ou sempiternelle de l'homme, elle rattache le masculin au féminin dans le même mouvement de création. Il n'y a pas lieu à privilégier une essence sur l'autre. Tout discours sur l'éternel féminin relève d'une déclinaison de l'éternel Dieu.

Le chapitre 2 semble oublier le premier et introduit une confusion dont on peine à se débarrasser : « *L'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit ; il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place. L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme. Et l'homme dit : Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! on l'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme* ». Désormais les essences sont distinguées : la première (Adam) est source de la seconde (Eve). Tirée de la côte d'Adam, Eve est néanmoins une création de Dieu à part entière : une reprise de la première création. Elle est ainsi non pas un être ajouté mais un être radicalement nouveau par le créateur. L'éternel féminin ne peut pas alors disparaître, pas plus que la création de Dieu ne peut sombrer dans le pur néant. Mais qu'est cet éternel féminin si tout passe et tout meurt, hommes et femmes incluses ? L'évocation mariale attestera plus tard sans doute la permanence de cette essence, ou de ce rêve. On notera cependant que le Dieu trine de la Trinité n'inclut pas le féminin. Rêve ancien ou pure illusion, l'éternel féminin jette un voile étrange sur la présence en chair et en os de la femme. Nécessaire et pourtant absente.

b) Le mythe d'Hélène de Troie (seules les apparences se manifestent)

Désignée par Aphrodite comme la femme la plus belle de la Terre, Hélène accepte d'aimer – le choix lui appartient- le spartiate Ménélas quand une centaine de prétendants réclamaient sa main. Durant trois ans, Ménélas et Hélène vivent heureux et donnent naissance à Hermione.

La déesse avait hélas promis à Pâris la plus belle femme du monde s'il lui attribuerait une pomme d'or. Lors d'un séjour à Sparte, Pâris tombe amoureux de la belle Hélène dont le cœur s'enflamme également. Hélène s'enfuit avec Paris alors que Ménélas se trouve en Crète.

Un mythe ancien ajoute qu'Hélène ne parvint jamais à Troie. Seule son ombre ou son fantôme suivit Pâris. La vraie Hélène serait restée en Egypte auprès du roi Protée. Hélène ne serait réapparue à Sparte que 20 ans après son départ.

Qu'Hélène soit prise pour son ombre ou un fantôme montre que percevoir la véritable épouse de Ménélas demande un particulier art du discernement. Ni Pâris, ni Ménélas ne le possèdent. Seul le dieu changeant, protéiforme le maîtrise. Le féminin d'Hélène n'est pas l'être mortel – fût-il le plus bel être de la Terre- mais ce qui se donne à voir comme par magie contre les protestations du bon sens ou de la raison, la belle apparence incorruptible et pourtant changeante. L'éternel féminin est ce qui demeure quand le reste s'émousse et disparaît. Pour autant ce n'est pas l'être qui est éternel (. Hélène finira par mourir). Ce sont les apparences de l'éternel féminin qui subsisteront. La compréhension d'un tel paradoxe requiert une pensée magique ou non-rationnelle et déroute le philosophe.

c) Le mythe faustien (l'éternel féminin élève)

L'expression ou syntagme de l'Eternel féminin apparaît dans la toute fin de la *Seconde Partie du Faust* de Goethe. Ce n'est pas pur hasard si l'acte central de cette partie est consacré à Hélène. Le fantôme d'Hélène a permis à Protée de la garder pour lui. L'évocation de l'éternel féminin intervient au moment où Faust semble définitivement perdu. Faust est devenu immortel et son salut passe par la mort. Un docteur marial implore la terre de s'ouvrir tandis que s'élance le dernier chœur : « *Toute chose périssable/ Est un symbole seulement/ L'imparfait, l'irréalisable/Ici devient événement ; Ce que l'on ne pouvait décrire. / Ici s'accomplit enfin/ Et l'éternel féminin toujours plus haut nous attire* ». (Fin du *Faust II*). Ce qui sauve – Faust –, c'est la pensée magique de l'Eternel Féminin. Mais que dissimule cette étrange éternité qui procède dans les deux premiers récits d'une création et dans le troisième, d'une apparition mariale et mystique après la mise au tombeau ?

II/ Le combat des valeurs : l'éternité contre la mort, la désillusion, l'errance

a) L'éternité de la mort contre la durée de l'existence (valeur religieuse)

L'antiquité grecque réservait la prêtrise aux femmes. L'oracle du temple d'Apollon situé à Delphes – 150 km d'Athènes – était le plus consulté. La charge incombait à une femme. Parce qu'elle est d'essence éternelle et qu'elle fait communiquer les morts et les nouveau-nés avec les vivants.

Si Œdipe fils de Laiôs et de Jocaste ne peut empêcher l'accomplissement de son destin parricide et incestueux. Il appartient en revanche à Antigone d'assurer une sépulture à Étéocle quel que soit le prix à payer à Créon. L'éternel féminin relève ici d'une fonction religieuse. Il est le ciment de la division sexuelle des tâches et se fonde peut-être sur un mensonge – un leurre- analogue au noble mensonge de Platon du livre III de *La République*. L'éternité est l'affaire des femmes tandis que le temps de la cité appartient aux hommes. Curieux pari pascalien qu'accepter l'éternité de la mort et sacrifier la durée de l'existence ! Mais l'ordre de la cité repose sur une telle division et la religion constitue précisément la célébration des rites qui maintient cet ordre dans les cœurs et entre les hommes.

b) L'assignation des sexes à leur fonction

La valeur religieuse de l'identité d'un sexe intéresse l'histoire et les représentations populaires dont nous sommes les héritiers. L'éternel féminin n'est pas une valeur à laquelle les hommes aspirent et par laquelle les femmes expirent. Dans *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau est sans illusion sur l'amour. Il le confesse dans *La préface de Julie ou Entretien sur les romans*, on peut y lire une fin morale : « *Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchisme à ses enfants ; qui meurt sans vouloir prier Dieu ; dont la mort cependant édifie un pasteur, et convertit un athée* ». Le retour de l'éternel féminin fournirait-il une planche de salut ? Rousseau poursuit : « ***L'amour n'est qu'une illusion ; il se fait pour ainsi dire, un autre univers ; il s'entoure d'objets « qui ne sont point, ou auxquels lui seul est donné l'être, et comme il rend tous ces sentiments en images, son langage est toujours figuré. (...). L'enthousiasme est le dernier degré de la passion.*** »

Derrière le romantisme de l'amour, réside le besoin d'illusions sans lesquelles la vie serait alors insupportable à l'homme.

c) L'éternel féminin. Une conception abrupte de l'humanité.

L'essentialisation des sexes confond l'histoire héritière des guerres et du hasard avec un long plan de la vie qui oppose les forces et cultive leurs rapports. C'est ce que l'on peut lire dans le paragraphe 247 de *Par-delà le bien et le mal*. « *Ébranler, avec une audace vertueuse, la foi de l'homme en un idéal foncièrement différent caché dans la femme, en un éternel féminin quelconque et nécessaire* », remet en cause l'ordre millénaire de la division des sexes. Certes L'éternel est au mieux sempiternel

et ne trompe finalement personne. Dès les deux premiers récits de la Genèse, la contradiction révélait un problème et faisait apparaître le second récit comme le complément nécessaire et rectificatif du premier.

III/ *L'histoire d'un leurre et son dépassement : l'histoire est chose du passé*

a) L'éternel féminin comme premier éternel (une histoire comtienne)

La *vie objective* est limitée par la mortalité organique. En revanche, la *vie subjective* peut selon Comte surmonter le vieillissement et la corruption en immortalisant dans le culte d'une religion de l'humanité des images idéalisées. On pense bien sûr à Clotilde et à la Béatrice de Dante. La vie est indissociable de la morale. Dans la philosophie de Comte, la sexualité doit se subordonner au sentiment. L'éternité de l'humanité prend forme concrète lorsque Comte comprend à la mort de Clotilde que les disparus peuvent revivre « en nous » et « par nous ». En ce sens, on peut penser que pour Comte le premier être éternel est bien Clotilde. Autrement dit, l'éternel est d'abord l'éternel féminin.

b) Renoncer à l'éternité et renouer avec le devenir historique

Si l'on ne naît pas femme mais qu'on le devient, il est difficile d'en supposer une essence. Le féminin est dès lors privé d'éternité. La caractéristique propre des femmes disparaît avec l'éternel féminin dont l'antiquité grecque dénonçait les absences et les manques. Aristote écrivait ainsi : « *la femelle est femelle en vertu d'un certain manque de qualités* »

Beauvoir réclame qu'on considère d'abord les femmes à partir de la liberté humaine. Le reste relève de l'étude des situations et met au jour les présupposés qui figent les femmes dans la catégorie de l'autre. "*La contradiction spécifique de la condition des femmes se situe dans le conflit entre leur statut d'êtres humains libres et autonomes et le fait qu'elles soient socialisées dans un monde où les hommes les définissent en bloc comme l'Autre*". Ainsi l'autre n'est jamais l'égal.

Conclusion

L'éternel féminin est une représentation historique dans le contenu manifeste sa variabilité à travers les cultures. Ni leurre - cette représentation ne trompe que si l'on consent à être dupé - ni valeur – l'éternel féminin ne constitue aucune règle pour vivre tant elle fige les rapports hommes-femmes et pétrifie les sociétés humaines. Elle constitue cependant la ressource d'une pensée magique – quels qu'en soient les présupposés. C'est une pensée de poète!